

sans réserve aux paroles que prononçait lundi M. Vychinski — « une politique qui vise ouvertement à faire sauter la structure sociale ou politique d'une autre nation ».

Or c'est précisément à cela que tend la doctrine communiste. Voilà l'une des raisons pour lesquelles nous éprouvons une angoisse profonde, une angoisse véritable, et pas du tout ce que M. Vychinski définissait une peur « artificiellement entretenue par le Pentagone ».

Mais d'autres motifs expliquent encore notre appréhension: la destruction de la liberté en Europe orientale, le blocus de Berlin, la guerre de Corée, l'effroyable danger d'une tyrannie totalitaire et les 175 divisions soviétiques (si tel en est bien le nombre) qui sont prêtes à marcher sur nous.

Déclaration de M. Spaak

En 1948, à l'Assemblée générale, M. Spaak, de Belgique, exposait nos sentiments en des termes singulièrement éloquents et succincts:

La délégation de l'Union soviétique ne doit pas chercher d'explications compliquées à notre politique. Je lui dirai quelle est la base de cette politique en des termes un peu cruels peut-être et que seul le représentant d'une petite nation peut employer: la base de cette politique, c'est la peur, la peur de l'U.R.S.S., la peur de son Gouvernement, la peur de sa politique! J'emploie le mot « peur » parce que la peur que j'évoque n'est pas celle d'un lâche, ou d'un ministre représentant un pays qui tremble, ou qui est prêt à demander pitié, à demander merci. Ce n'est pas cette peur-là, mais celle qu'on éprouve en regardant vers l'avenir et en considérant tout ce que cet avenir comporte peut-être encore d'horreur, de tragédie et de terribles responsabilités.

La délégation de l'U.R.S.S. sait-elle pourquoi les pays de l'Europe occidentale ont peur? Ils ont peur parce que l'U.R.S.S. parle souvent d'impérialisme.

Quelle est la définition, la notion courante de l'impérialisme? C'est généralement un peuple — d'ordinaire une grande puissance — qui entreprend des conquêtes et augmente son influence à travers le monde.

Quelle est la réalité historique qui se dégage de ces dernières années? C'est que seul un grand pays est sorti de la guerre ayant conquis d'autres territoires, et que ce grand pays est l'Union soviétique . . .

L'empire de l'U.R.S.S. s'étend de l'Extrême-Orient à la Baltique et de la mer Noire à la Méditerranée et se fait aussi sentir maintenant sur les bords du Rhin . . . et l'U.R.S.S. demande pourquoi les autres nations sont inquiètes!

L'écho des paroles prononcées par M. Spaak il y a 5 ans nous est resté bien présent à l'esprit.

Toujours hantés par les mêmes craintes et sachant que la faiblesse constitue, dans notre monde, une provocation et non une protection, nous entendons devenir forts et le demeurer jusqu'à ce que notre sécurité repose sur une base plus solide et plus durable que la force.

Je sais bien que la crainte inspire des actes

qui font naître la crainte chez autrui et cette fille de la première mène à de nouveaux actes qui à leur tour engendrent une plus grande crainte. Ainsi s'ébauche un cercle vicieux qui se prolonge aussi longtemps qu'on ne l'a pas rompu, soit de la bonne façon, par des négociations sincères et une sage politique; soit de la mauvaise façon, par la guerre, ce qui signifie de nos jours l'anéantissement par les armes atomiques.

Si telle est l'alternative qui se pose et si par nos attitudes nous rendons inévitable le recours à la seconde formule, il ne nous reste qu'à nous ranger à l'opinion de George Bernard Shaw, à savoir que « si les autres planètes sont habitées, la terre est leur asile d'aliénés ».

Il est pourtant trop évident qu'en ces sept dernières années les affaires mondiales ont toujours suivi une même courbe et qu'à un rythme plus ou moins rapide, elles s'acheminent vers une catastrophe à laquelle n'échapperait pas grand chose de ce que nous appelons encore la civilisation.

En revanche, l'unité et la force croissantes des démocraties occidentales, la confiance qu'elles commencent à nous inspirer, les événements de ces derniers mois et en particulier la conclusion d'un armistice en Corée nous permettent peut-être de ne pas nous entre-détruire et de « coexister » autrement qu'en paroles.

Espoir d'une paix véritable

Je n'entends pas par là que nous soyons sur le point d'entrer dans une ère de félicité. D'ailleurs, cette ère nouvelle, ce n'est pas simplement par un changement de tactique ou par des promesses de paix écrites que nous en assurerons l'avènement. Mais il semble bien que nous ayons au moins plus d'espoir à l'heure actuelle d'en arriver à une paix véritable que nous n'en avions l'an dernier à l'ouverture de la septième session de l'Assemblée. Que nous nous fassions illusion ou non, il reste que tout progrès dans ce sens est conforme au but fondamental de l'Organisation des Nations Unies. Il nous faut chercher sans cesse à améliorer l'état des relations internationales, car si nous échouons sur ce terrain, tôt ou tard nous échouerons sur toute la ligne.

Devant cette obligation, nous devons donc nous demander, entre autres, si la diplomatie actuelle, qu'elle s'exerce ou non dans le cadre des Nations Unies, est telle que nous puissions compter sur elle pour régler nos différends par voie de négociation lorsque l'occasion s'en présente.

Les Nations Unies sont une tribune où nous pouvons nous rencontrer soit pour résoudre les problèmes qui se posent, soit pour en compliquer les données. Nous pouvons chercher là des solutions collectives ou tâcher d'obtenir des suffrages et de la publicité en faveur de solutions d'ordre purement national. A cette tribune, nous pouvons débattre nos différends en vue d'un accord général ou nous tourner vers les téléspectateurs et les radiophiles pour leur démontrer que la responsabilité des désaccords est imputable à d'autres.

En tout cas, quel que soit le visage que les